

Requiem for a Dream, de Darren Aronofsky, 2000

Impossible de décrire l'angoisse que suscite ce film haletant, syncopé et finalement épileptique qui a pour thème l'ennui, le vide béant dont notre civilisation double chaque injonction de la vie. Un ennui, un vide, une solitude aussi, que les personnages cherchent à tromper par des rites, des compulsions ; à stuquer avec des chimères issues des addictions aux drogues ou à la télévision. Des drogues pour absolument tous les usages sauf celui qui, premier, est peut-être aussi le seul légitime, derechef le moins nocif : la mystique. Harold se came avec tout ce qui lui tombe sous la main ou dans les veines pour secouer son désœuvrement ; sa mère prend des coupe-faim – des amphétamines – pour maigrir de manière à se glisser



dans la belle robe rouge qu'elle compte porter une fois qu'elle sera invitée à un jeu télévisé ; Marianne, la compagne d'Harold, veut pour sa part oublier dans la cocaïne qu'elle se trouve laide et creuse... Bien entendu – le titre du film l'indique dès le départ –, tout cela finira mal, très mal ; les personnalités fragiles, émouvantes, sans doute subtiles, mais (au contraire de celles des protagonistes de *Trainspotting*) terriblement inertes, seront englouties, phagocytées par les molécules ingérées. Harold perdra l'amour de Marianne dans la honte et son bras dans la gangrène ; sa mère ne se glissera que dans la camisole de force et les sangles d'un long hiver psychiatrique ; quant à Marianne, humiliée, souillée, *profanée*, elle

renoncera à sa dignité. Hélas, pas un d'entre eux ne meurt ; leur calvaire n'a pas de fin et n'est décidément pas un sacrifice : ils continueront à vivre, pour rien, recroquevillés en position fœtale, infertiles. Et le spectateur, hanté, écoeuré, se retirera sans soulagement, sans pouvoir s'adosser, pour souffler, sur la grille du générique...

Si *Requiem for a Dream* est un film si rude, si efficace, c'est parce que son réalisateur a compris que l'on pouvait, dans le cadre d'une fiction somme toute classique, linéaire, peut-être même banale, tirer parti, *sans esthétisme gratuit ni vanité d'ingénierie*, de techniques vidéo, de montages audacieux (et non pas

seulement rythmiques), de superpositions et d'associations d'images, de ralentissements et de jeux sur la bande son dont l'effet d'ensemble évoque le cinéma de propagande du grand Eisenstein plutôt que les clips vidéo d'une heure et demi que propose le cinéma « grand public » actuel. Rien de vain dans les accélérations d'image contrastant avec la lenteur d'un travelling latéral qui passe de la chambre au salon où la mère d'Harry, sous l'effet des amphétamines, s'agite avec frénésie ; rien de vain dans les plans rapprochés opérés grâce à des caméras fixées sur les acteurs eux-mêmes – plans rapprochés de la mère de Harry, accoutumée aux somnifères, qui tourne en rond dans son appartement sans pouvoir dormir ou de Marianne, en pleine crise de manque, saccageant son appartement ou encore vomissant après s'être prostituée à un ami de famille ; rien de vain dans la répétition, dans le sampling de ces séquences brèves, synthétiques (par l'effet du montage) et froides de prises de drogues où le rituel est décidément devenu une mécanique ; rien de vain, enfin, dans ce scénario qui montre des personnages s'enfermant, pas à pas, comme le moniteur de l'expérience de Milgram, dans une logique dont ils refusent de voir, de reconnaître la morbidité... Il ne s'agit pas seulement pour Aronovsky de retranscrire à l'écran les effets des multiples drogues usitées par les personnages (même si cette « retranscription » est particulièrement réaliste, j'en témoigne avec horreur) ; il s'agit d'exprimer le décalage croissant de ces personnages par rapport à la réalité, leur fuite, leur répudiation du réel en faveur de l'enfer qu'ils sont devenus pour eux-mêmes.

Frédéric DUFOING